

LES ESQUISSES DE LA REVOLUTION OU L'ORIGINE CHEZ PESTALOZZI DES PEDAGOGIES PERSONNALISTES POSITIVES

par Pierre Marc

"N'aimerais-tu pas, toi aussi, vivre au milieu de pauvres malheureux, les éduquer et en faire des hommes cultivés ?" Pestalozzi, *Lettre de Stans*, p. 35.

Les écrits de langue française sur Pestalozzi ont beau être moins nombreux que souhaitable, ils apportent néanmoins une information importante (plusieurs titres sont mentionnés dans la partie bibliographique, choisis notamment pour l'abondance des références qu'on y trouve et, par là, leur réelle incitation à approfondir la pensée de Pestalozzi). La brièveté de ces pages explique que soient tues la plupart des directions d'étude développées dans ces écrits et qu'on se focalise sur des dimensions généralement moins perçues, ou soulignées, de l'oeuvre du grand pédagogue.

Les initiateurs de l'*Helvetisches Volksblatt* visent à informer et former le peuple, à développer sa conscience politique. Il n'y a pas erreur : le propos des *Esquisses de la Révolution* est bien foncièrement politique, du moins au sens étymologique du terme. Le peuple, explique Pestalozzi, fut toujours « berné »

(p. 18) ⁽¹⁾ mais, en liaison avec les convictions que développe le nouveau gouvernement, il lui est possible d'amorcer une réflexion nouvelle et d'affiner sa sensibilité.

Ce projet d'éclairage *politique* «libérateur» est chez l'auteur indissociable de deux autres visées :

- une perspective *psychologique*, qui place au centre des préoccupations de l'auteur un effort vers plus de lucidité,
- une perspective *philosophique*, qu'on dirait annonciatrice du personnalisme, sur laquelle s'enracine la conviction *pédagogique*, faite de respect de la personne.

Ces lignes reprennent très brièvement les visées politique, psychologique et philosophique-pédagogique de Pestalozzi lorsqu'elles correspondent à ses idées les plus connues. Lorsque l'apport est plus inattendu, et confère aux *Esquisses* une position originale, on s'y arrête plus longuement. Non seulement cette recherche renouvelle le constat maintes fois effectué de l'actualité de Pestalozzi mais, pour peu qu'on accepte de plonger deux siècles en arrière pour peser comparativement les rapports de force d'alors et d'aujourd'hui, elles dessinent un Pestalozzi qu'on peut, sans la moindre complaisance, qualifier toujours de précurseur : "Pestalozzi, dit joliment M. SOETARD, est encore au bout de notre chemin" (1987, p. 139).

Dimension politique :
liberté mais tolérance, loyauté mais vigilance

L'ensemble des *Esquisses* est «révolutionnaire» en ce sens que *liberté, égalité et fraternité* sont au centre des préoccupations du narrateur et de son héros. Ainsi Christophe s'adresse-t-il explicitement à l'"homme qui aimait depuis toujours la liberté" (p. 17).

⁽¹⁾ Les citations de Pestalozzi non accompagnées d'une référence renvoient aux *Esquisses* et à leur pagination dans cette plaquette.

Pestalozzi déplore à plusieurs reprises les excès qui entourent la Révolution; mais qui en est coupable ? "J'ai considéré toute la Révolution depuis son origine comme une simple conséquence de l'état d'abandon dans lequel avait été laissée la nature humaine (...)" (*Lettre de Stans*, p. 17). Il revient à plusieurs reprises sur cette question; "la sensualité, la soif de sang, la frénésie des peuples qui luttent pour leur liberté sont toujours une conséquence de l'état d'où ils sortent, et non de celui où ils veulent entrer" (in O. MULLER, p. 32). Et il ne renie pas les fondements philosophiques de la Révolution. Mais il affine sa propre perspective en la matière. Par certains aspects, ses conclusions sont d'un modernisme qui ne pouvait que laisser ses contemporains perplexes; ne conclut-il pas ses *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain* en postulant la possibilité d'une prééminence somme toute victorieuse de l'individu sur la société : "le devoir de se faire, en et malgré son travail social, une oeuvre de soi-même" (in SOETARD, 1987, p. 56). Dans cette direction, d'ailleurs, Pestalozzi va largement aussi loin que Rousseau puisqu'il dénoncera "tout le néant et l'horreur de l'état social quand il n'est considéré que du point de vue de l'existence collective et non de l'existence individuelle." (in O. MULLER, p. 39)

Les conclusions d'ordre social, donc, reflètent un fort pessimisme : toute modification sociale passe par une modification individuelle. Si bien que les perspectives relatives à la personne sont autrement plus porteuses; ce sont évidemment elles qui sont susceptibles d'organiser une pensée éducative. "Je ne puis et ne dois rien savoir ni chercher ici que la vérité qui est en moi-même, c'est-à-dire les résultats simples où m'ont conduit les expériences de ma vie. (...) L'homme n'est vraiment homme que par son moi, et comme individu. C'est là que gît le principe qu'il ne partage avec aucune créature et qui le fait ce qu'il est. C'est là qu'il peut s'éveiller à la conscience, conquérir sa liberté et devenir créateur lui-même, créateur de lui-même." (Ibid., pp. 8-9).

Dans sa Préface à la *Lettre de Stans*, M. SOETARD revient sur cette sensibilité de Pestalozzi : "L'essentiel de la politique ne se joue plus, à ses yeux, dans «la forme extérieure» de régime que

les hommes pourront se donner, mais dans la façon dont l'Etat, en cela *substantiellement* démocratique, saura favoriser en son sein la formation et le développement des «forces intérieures» de l'individu, en particulier dans les couches les plus démunies du peuple." (p. 9). Malgré les difficultés rencontrées au Neuhof, le pari éducatif est toujours au centre des convictions de notre pédagogue : c'est en éduquant qu'on libère.

En tout cas, Pestalozzi apprécie d'être nommé «citoyen» par l'Assemblée législative : "C'est à mon oeuvre que l'on a fait un tel honneur : donc on en souhaite la réalisation" (in E. AEPPLI, p. 114). On lira ou relira à ce sujet J. GUILLAUME lorsqu'il regrette que les biographes de Pestalozzi aient parfois «helvétisé» son attitude vis-à-vis de la Révolution (pp. 121 et suivantes). Si Pestalozzi déplore l'attaque française, l'agitation et les exécutions de cette période, il se place résolument aux côtés de la Révolution helvétique (au point dirait-on de justifier l'attaque de Nidwald et, par là, la mise à sac de Stans...).

Certes, et on l'a souvent souligné, la vision qu'a Pestalozzi de la corruption sociale, et de son caractère quasi-inévitable, est rousseauiste. Mais, dans le texte même qu'on vient de lire, on voit qu'il entend éduquer politiquement le peuple grâce au développement de quelques qualités, au premier rang desquelles se place la *tolérance*, et la liberté d'expression : "dans tous les cas vous devriez laisser chacun dire tranquillement comme moi ce qu'il pense." (p. 19).

Et puisque, à cette époque comme souvent, les intolérances les plus fréquentes proviennent des attitudes religieuses, alors Pestalozzi défend le nouveau serment et explique son sens. Comme "il y a en Suisse des citoyens de confessions différentes, et que pour cette raison les vieilles formules de serments sont différemment ressenties, (...) avec les mots «Nous le jurons» la formule pouvait être acceptée par tous les groupes religieux." (p. 25). C'est évidemment séparer les églises de l'Etat, évolution qu'on conçoit difficile pour le peuple. Quoi d'étonnant que les décideurs soient taxés d'irrégiosité...; pourtant, explique Christophe, "le nouveau gouvernement ne veut pas abolir la religion" (p. 18). En se généralisant, la tolérance mène à la

liberté, ainsi que l'explique la phrase que Pestalozzi prête à Hérode s'adressant au Christ : "en vérité ton enseignement ne nous intéresse pas, car nous sommes l'autorité et ne pouvons donc faire plus que te permettre d'enseigner et prêcher en liberté; mais dans cette activité nous voulons te protéger et te défendre". (p. 22).

Une telle défense et illustration générale de la *tolérance* face aux convictions de nos concitoyens, qui suppose effectivement cette *liberté* qu'apporte et garantit l'Etat, exige toutefois *honnêteté et loyauté* des citoyens vis-à-vis de ce dernier, avec lequel Pestalozzi invite chacun à collaborer. "Amis, frères ! *C'est cela la liberté, c'est cela l'égalité.* Mais justement, cette liberté et cette égalité, les autorités ne peuvent les créer à elles seules; *c'est avec vous* qu'elles doivent se créer, et avec les autorités; et ainsi cela ira." (p. 32).

Si bien que le lecteur attentif aura saisi que la plume de Pestalozzi, gouvernementale par définition, est infiniment plus laïque que religieuse. En loyal chroniqueur, il appelle de ses vœux le triomphe du gouvernement révolutionnaire et lorsque les paysans, répartie après répartie, exaltent inlassablement leur sentiment religieux, ce qui nous renseigne au passage sur les valeurs dominantes de l'époque dans les échanges (et confère son caractère quelque peu suranné au texte), c'est à leur sentiment civique que Christophe fait appel. "La présence de Dieu n'est pas liée à quatre lettres, explique-t-il; *vous avez promis devant sa face d'être fidèle à la patrie et d'obéir aux lois* et de cela vous êtes redevable." (p. 26).

Ainsi parvient-on à ce subtil marchandage : "Le gouvernement vous a demandé de promettre au nom de la patrie et là est votre devoir; vous avez prêté serment et entre honnêtes gens on n'en discute plus; ou si vous ne l'étiez pas, bien sûr ce serait alors autre chose..." (p. 26). Christophe négocie la fidélité vis-à-vis du gouvernement en plaçant ses paysans devant l'excellence de leurs qualités religieuses... Si ceux-ci ne sont pas une nouvelle fois en train de se faire «berner», c'est parce que Christophe accompagne sa persuasion d'une exigence de *vigilance* du peuple vis-à-vis de l'Etat, exigence sur laquelle nous reviendrons.

*Dimension psychologique :
être lucide vis-à-vis des autres et de soi*

C'est de manière particulièrement nette que Pestalozzi met l'accent dans les *Esquisses* sur l'importance de la *lucidité*. L'effort qu'il propose aux paysans en ce sens est double : d'une part il les invite à approfondir leurs propres attitudes, réticences, croyances (et, plus généralement, leurs motivations), d'autre part il les incite à saisir les ressorts des autres.

Former les individus revient en effet à leur apporter une capacité supplémentaire de compréhension d'eux-mêmes et de leur fonctionnement : c'est là le credo du développement humain selon Pestalozzi. "Ne redoute pas de te connaître toi-même! Il n'y a, sur terre, qu'une voie qui mène à la sagesse, il n'y a sur terre qu'une voie qui mène l'homme à une prospérité bénie, c'est celle du «connais-toi toi-même»." (in O. Muller, p. 66). Dans les *Esquisses*, cette certitude apparaît par exemple au niveau du questionnement sur la nouveauté. Au fond, Pestalozzi explique que notre résistance à l'innovation tient moins à l'innovation en elle-même qu'à nos attitudes à son égard : nous la rejetons parce qu'elle nous interpelle au plus profond de nous-mêmes et parce que nous sommes tournés vers un passé sécurisant. "Et ça marchait ainsi avec les vieilles coutumes, tout le monde connaissait le train-train habituel, d'où il venait et où il allait; sur mille choses il n'y avait pas lieu de se questionner et de s'étonner. Maintenant, tout est *nouveau*, et tout a changé si vite que rien n'est mûr, on ne sait plus à quoi se fier, tout est devenu différent de jadis" (p. 28) ⁽²⁾.

On notera que cette auto-analyse ne consiste toutefois pas à se renier. Pestalozzi sanctifie trop la personne, et l'«authenticité» qui fondamentalement la caractérise à son sens, pour en arriver là. "Tout le développement progressif de la pensée doit nécessairement, chez l'enfant, se rattacher d'une manière

⁽²⁾ "Jetzt ist alles *neue*, vieles so *unreif neu* und anderes so *ungeheuer neu* (...)"

continue à son être et à sa vie authentiques." (in O. MULLER, p. 96). "L'attention portée aux circonstances extérieures, présentes et futures, de l'enfant, doit être subordonnée à une attention supérieure, vouée à l'essence même de sa nature." (Ibid., p. 109).

Il s'agit avant tout, dit Pestalozzi, de rester fidèle à soi-même et, donc, de ne pas se laisser influencer par d'autres : "Vous devriez toujours rester *fidèles à vous-mêmes*, être *toujours pareils*, et par conséquent vous ne devriez pour rien au monde vous comporter d'une manière avec les uns et autrement avec les autres." (p. 40). Cette ambiguïté rousseauiste n'est selon Pestalozzi qu'apparente : ce sont moins les personnes qui sont parfaites que leur nature, et c'est en travaillant à partir de celle-ci que les évolutions les plus ambitieuses sont permises, individuelles puis sociales...

En tout cas, la quête n'est pas utopique en ce sens que la recherche de lucidité que prône Pestalozzi ne confine pas à une introspection stérile et, comme on dit, nombriliste. Mieux saisir ce qui nous fait agir appelle que l'on analyse conjointement *nos propres motivations* et *celle des autres*. Ainsi Christophe explique-t-il comment notre «agitation» trouve à s'exprimer sous couvert de vertu religieuse, la croyance risquant de n'être plus que prétexte : "L'agitation est dans le sang des hommes, ne les rend pas plus intelligents et s'exprime sous le prétexte de servir Dieu et le christianisme." ⁽³⁾ (p. 22); outre qu'il amorce la description de ce qui deviendra un siècle plus tard la notion de «condensation» sous la plume du psychanalyste, Christophe livre là une analyse utilisable autant sur soi-même qu'à l'égard des autres.

En s'appuyant judicieusement sur une nature généreuse, l'éducation est en somme susceptible de nous aider à analyser les ressorts humains. Et, comme cette nature est généreuse, la métaphore florale ne manque pas : "Actuellement nous

⁽³⁾ "Die Menschen eifern für den Jast, der in ihrem Blut ist und der sie nicht klug macht, und dann muss das für Gott und Christentum sein."

ressemblons à des plantes sorties d'un sol pauvre et piétiné et mises dans la terre fraîche; et nous devons maintenant, si frêles que nous soyons, germer et nous développer ensemble dans ce sol neuf et, par conséquent, prendre soin de nous et veiller chaque heure à développer de meilleures racines pour bien pousser." (p. 29)

Dans les *Esquisses*, de nombreux autres exemples d'analyse des comportements sont donnés, ce qui est compréhensible dans un texte qui se veut politiquement formateur. Critiquant les comportements passés des autorités politiques, Christophe s'en donne à coeur joie : "Quand jadis (...) les dirigeants dénigraient la religion et les cultes, il ne venait à l'esprit d'aucun paysan que l'autorité voulait abolir la religion; et quand ils inspectaient les dimanches ou, plus encore, dansaient et jouaient dans les maisons des sous-baillis, même dans les régions campagnardes où le peuple devait grandir comme le bétail dans la plus grande ignorance et dans l'abrutissement, même dans ces régions personne ne pensait à accuser le gouvernement de mauvaises intentions contre la religion." (p. 20)

Et c'est à travers le même filtre impitoyable que passent les autorités contemporaines : "On ne laisse jamais sans revenus les gens dont on a besoin, et un besoin urgent ! (...) Bien sûr, ce fut toujours comme ça et ne changera jamais : seigneur et demi-seigneur ne se mordent jamais bien durement, qui se ressemble s'assemble !" (p. 23). Les pasteurs n'échappent pas plus à la critique que les autres : "ce sont de tout autres personnes qui ont lancé et fait circuler ce bruit dans le village. (...) notre pasteur a été très correct; il s'est bien rendu compte de ce qu'on attendait de cette rumeur; et, puisqu'il est un homme honnête, elle lui a déplu cordialement; mais d'autres y ont cru comme à l'évangile et y ont mis une énergie qui, pour le moins, n'était pas très sage." (p. 24). On voit bien à ce régime augmenter peu à peu la compréhension qu'ont les paysans de la situation et des mobiles de ceux qui lancent la rumeur...

*Dimension philosophique-pédagogique :
le respect de la personne, l'attente positive*

Que de telles analyses engendrent des regards sans aucune complaisance vis-à-vis des autorités, on le comprend aisément. Utiliser les termes de *liberté*, *égalité* et *fraternité*, voilà qui ne surprend plus trop en 1798. Mais qu'à ces revendications soit jointe une exigence de *lucidité*, voilà qui est plus incisif, et rend le citoyen moins malléable.

Quelle belle incitation, exemple frappant, à exiger le dialogue de la part des autorités et à ne plus accepter leur mépris ou leur condescendance; "on nous dit par exemple de vouloir nous élever à plus d'humanité, mais que devons-nous en penser si on ne veut pas dialoguer avec nous; vraiment cela ne tient pas debout, vouloir faire un homme et pourtant ne pas vouloir parler avec lui !" (p. 31). Christophe promet même que les autorités se mettront à employer la langue allemande : "vous pouvez bien leur dire que vous ne les comprenez pas et je vous dis qu'ils apprendront à écrire en *allemand pour vous*." (p. 30).

Si bien que les paysans en viennent à exiger des autorités qu'elles aient confiance en eux; plus, ils font de cette confiance la condition de leur propre confiance. Ainsi Pestalozzi surajoute-t-il une condition de *vigilance* à cet effort de *lucidité*; "nous devons maintenant voir ce que font les nouvelles autorités plutôt que ce qu'elles disent et, si elles ne viennent pas nous chercher, c'est à nous d'aller vers elles; nous devons envoyer les patriotes les plus fidèles et les plus honnêtes d'entre nous auprès des plus fidèles et des plus honnêtes patriotes parmi nos autorités, cherchant auprès d'elles une confiance qu'elles nous donnent *insuffisamment*, empêchées qu'elles sont par les circonstances actuelles." (p. 32)

Le lecteur sera attentif à cette exigence, qui constitue probablement le point le plus important des *Esquisses* et laisse rêveur celui qui, si différents que soient les termes qu'il utilise, vise deux siècles plus tard à développer une pédagogie de l'attente positive. *Etre aussi lucide que possible, avoir espoir en*

l'autre et être vigilant vis-à-vis de lui, ce sont bien là les conseils que 200 ans plus tard on donne encore aux enseignants, avec plus ou moins d'espoir soi-même de les voir mis en oeuvre... Si bien qu'on s'étonne, face à l'importance du message, que les *Esquisses* aient attendu deux siècles pour être traduites en langue française. Que tout, en matière pédagogique, soit un éternel recommencement, c'est en grande partie vrai; mais que l'«*effet Pygmalion*» soit ainsi à portée de main du lecteur de Pestalozzi et qu'on le laisse quasiment de côté, voilà qui est troublant quand on sait combien le thème est développé depuis quelques années dans la littérature psychopédagogique ⁽⁴⁾.

Où que l'on se tourne dans ce texte, on y trouve le thème de l'attente positive. Et dès l'abord le lecteur est prévenu quand les paysans apostrophent Christophe : "Ce fut toujours ta nature de voir partout le meilleur" (p. 31). Ce remède par la confiance est d'ailleurs systématique au point d'être réversible : "nous pouvons diminuer cette détresse et ces dangers qui nous guettent par une franche confiance; mais nous pouvons aussi les accroître par manque de confiance. Chers voisins, laquelle de ces deux possibilités voulons-nous, devons-nous réaliser ?" (p. 32).

Il est vrai que cette exigence fondamentale de confiance vire à la panacée. Car développer a priori sa confiance en l'autre, c'est évidemment faire montre d'amour à son endroit, et c'est s'efforcer d'appliquer le commandement biblique, mais c'est aussi nager dans cette utopie que la plupart des auteurs repèrent chez Pestalozzi, pour la soutenir ou en sourire. Quand Christophe prescrit de généraliser l'amour entre les hommes, car c'est bien de cela qu'il s'agit, le caractère désuet du message s'accroît : "comme nous aimerions tout faire pour que ce qui est juste et en notre pouvoir rentre à nouveau dans l'ordre et

⁽⁴⁾ Le premier livre de langue française qui, à notre époque, souleva le problème, connut son heure de gloire. Il s'agit de celui de R.A. Rosenthal & L.J. Jacobson, *Pygmalion à l'école*, Paris, Casterman, 1971. Citons aussi M. Gilly, *Maître-élève, rôles institutionnels et représentations*, Paris, PUF, 1980, P. Marc, *Quand juge le maître*, Fribourg, Delval, 1984, P. Marc, *Autour de la notion pédagogique d'attente*, Berne, Peter Lang, 1991 (2e éd.), R. Sirota, *L'école primaire au quotidien*, Paris, PUF, 1988.

que, de nouveau, règne entre les hommes cet amour qui semble comme balayé depuis la Révolution." (p. 33)

De manière comparable, pourquoi ne pas souligner combien le désir que Pestalozzi attribue aux nouvelles autorités d'améliorer l'homme prête deux siècles plus tard à sourire : "Les nouvelles autorités veulent certainement faire beaucoup de bien; (...) elles veulent faire de nous des hommes meilleurs; elles veulent plus que jamais instruire et éduquer tous les enfants, ainsi que les pauvres du pays, et combien de bonheur et de richesses cela apportera au pays une fois cette intention accomplie !" (p. 33).

Il serait toutefois regrettable que le caractère emphatique du message de Pestalozzi masque la subtilité et la détermination des éclairages qu'il apporte. Lorsqu'il fait dire aux paysans : "nous sommes des bêtes seulement parce qu'on ne fait pas de nous des hommes." (p. 27), ou, comme on l'a rappelé plus haut, lorsqu'il prend plaisir à la métaphore florale, il nous amène infiniment plus loin que ne vont la crispation ou le sourire plus ou moins condescendant de certains de ses lecteurs actuels. Il importe d'abord de saisir que cet écrit de Pestalozzi est un message politique indiscutablement percutant; ensuite de comprendre que c'est en réponse à cette conviction que Pestalozzi a créé la systématique pédagogique qu'on sait et qu'il développera plus tard, notamment dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*.

Refusant les responsabilités de haut niveau qu'on lui propose, il choisit, quelques semaines après avoir écrit ces *Esquisses*, d'aller à Stans. Pourtant, "Lorsqu'il arrive à Stans le 14 janvier 1799, il doit affronter l'hostilité générale : n'est-il pas un suppôt du gouvernement exécré ? Les autorités du lieu se tiennent sur la réserve. La population, catholique, voit d'un mauvais oeil ce réformé prendre en mains l'éducation des enfants." (M. SOETARD, Préface à la *Lettre de Stans*, p. 10). A. MALCHE intitule le chapitre réservé à l'étude de cette période «La folie de Stans» ! L'essai avortera, et Pestalozzi a bien conscience de la difficulté de son entreprise ("Je me tenais au milieu d'eux comme une créature de l'ordre nouveau qu'ils exébraient." in

Lettre de Stans, p. 25), mais, avec plus ou moins de bonheur, il poursuivra son effort à Berthoud, à Yverdon...



Bien helvétiquement, tout finit autour d'un verre; "ces hommes, conclut Pestalozzi, burent bientôt à la santé de la liberté, de l'égalité et des nouvelles autorités; et ils promirent à Christophe (...) de se confier aux nouvelles autorités, certes avec vigilance, mais aussi avec espoir et amour" (p. 34). Qu'on ne s'y trompe toutefois pas.

L'intention est incisive et, pour cette raison, pleine d'avenir. Si Pestalozzi, deux siècles plus tard, existe encore dans la pensée de certains pédagogues, c'est moins pour les «lois pédagogiques» qu'il a découvertes et encore moins pour les applications qu'il en a tirées. Qu'on lui soit reconnaissant d'avoir donné droit de cité à la pédagogie, certes. Mais pourquoi ? Parce qu'il fonde celle-ci sur une conception de l'homme. C'est réduire rédhibitoirement Pestalozzi que de seulement en retenir, pour les oublier bien vite, les préceptes pédagogiques. On ne le célèbre réellement qu'en mettant en exergue les convictions philosophiques et politiques sur lesquelles il bâtit ces préceptes.

C'est bel et bien une conception de la personne qu'on trouve en amont chez Pestalozzi. Sans doute peut-on ne pas la percevoir, encore qu'il faille y mettre une belle dose de mauvaise volonté. Sans doute aussi peut-on la voir, l'étudier, ne pas s'en satisfaire et lui tourner le dos. Mais même ainsi l'on prend un risque : celui d'éprouver des difficultés à répondre à l'innocente question du sens de l'acte pédagogique. L'on dirait notre époque satisfaite lorsqu'elle répond, ici ou là, à un comment; ainsi fleurissent tant les didactiques, ce dont on se réjouit à bon droit.

Mais on peut aussi se demander sur quelle conception de l'homme nous construisons, de nos jours, nos entreprises de formation des jeunes. Pestalozzi invite les politiques, les parents, les enseignants et les éduqués eux-mêmes à se poser cette question. Ce pour quoi, pour reprendre l'expression de M. SOETARD, il est bel et bien «au bout du chemin», ou, du moins, quelque part placé sur notre route...

Pour poursuivre

Quelques textes importants de J.H. PESTALOZZI pour la compréhension de l'époque à l'étude

Léonard et Gertrude [1781-87 puis 1790-92], Neuchâtel, La Baconnière, 1948 (en 2 tomes)

Meine Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechts (Mes investigations sur la marche de la nature dans le développement du genre humain) [1797], Bab Heilbrunn, Klinkhardt, 1962

La voix de Pestalozzi, textes choisis et groupés par Otto MULLER, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, s.d.

Lettre de Stans [1799], Yverdon, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi, 1985

Comment Gertrude instruit ses enfants [1801], Albeuve, Castella, 1985

Le chant du cygne, Mes destinées [1826], Neuchâtel, La Baconnière, 1947

Quelques références sur PESTALOZZI

AEPPLI E., *Pestalozzi*, Genève, Labor et Fides (s.d.), 232 p.

COMPAYRE G., *Pestalozzi et l'éducation élémentaire*, Paris, Delaplane, 1902, 126 p.

CORNAZ-BESSON J., *Qui êtes-vous, Monsieur Pestalozzi ?* Yverdon, Ed. de la Thièle, 1977, 117 p.

FERRIERE A., *Le grand coeur maternel de Pestalozzi*, Yverdon, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi, 1983, 62 p.

GUILLAUME J., Article «Pestalozzi» in *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson (1882-1893), pp. 2283-2355.

GUILLAUME J., *Pestalozzi, étude biographique*, Paris, Hachette, 1890, 455 p.

GUIMPS R. de, *Histoire de Pestalozzi, de sa pensée et de son oeuvre*, Lausanne, Bridel, 1874, 548 p.

MALCHE A., *Vie de Pestalozzi*, Lausanne, Payot, 1927, 255 p.

MEYLAN L., *Actualité de Pestalozzi*, Paris, Editions du Scarabée, 1961, 93 p.

SOETARD M., *Pestalozzi ou la naissance de l'éducateur*, Berne, Peter Lang, 1981, 671 p.

SOETARD M., *Pestalozzi*, Lucerne et Lausanne, René Coeckelberghs, 1987, 149 p.